

Figures marquantes, un défi pour leurs biographes

Laurent Laplante

Number 71, Summer 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23184ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laplante, L. (1998). Figures marquantes, un défi pour leurs biographes. *Nuit blanche*, (71), 44–45.

Figures marquantes, un défi pour leurs biographes

Par
Laurent Laplante



Même si biographes et éditeurs accordent une attention parfois agaçante aux anniversaires, le gabarit de certaines des personnalités présentées en 1997 garantit au lecteur un plaisir et un profit constants.

De Napoléon à Guevara, de Cousteau à Einstein en passant par Alexandre Dumas, la galerie, en effet, mérite le respect. Dans l'ensemble, les biographes aussi.

Place à l'Empereur !

On connaît depuis toujours le culte de Ben Weider pour Napoléon. On ne s'attendra donc pas à ce que son plus récent ouvrage¹ malmène l'Empereur. Il faut même savoir gré à l'auteur et à l'éditeur de ne pas présenter cet hommage comme une biographie critique, mais comme un « essai », un essai élogieux va sans dire. Il n'y a ici ni doute ni recherche, mais apologie. Napoléon reçoit tous les hommages, tous les encens. Au sortir de l'exercice, Napoléon est non seulement un stratège génial, un gestionnaire sans égal et le législateur par excellence, mais encore un politique d'une patience presque masochiste et un mari vertueux et

(presque) fidèle. Ben Weider concédera tout au plus qu'émerge parfois chez son idole un certain autoritarisme, mais il le lui pardonne aussitôt au nom des besoins que connaissait alors la France !

Le biographe, bien sûr, profite de ce livre pour rafraîchir la thèse qui lui est chère depuis déjà longtemps : celle de l'assassinat de Napoléon par empoisonnement à l'arsenic. On peut se braquer contre l'affirmation ; Ben Weider n'en présente pas moins à l'appui de sa conviction un plaidoyer minutieux et difficile à balayer.

Max Gallo, qui n'a encore publié que le premier² des quatre ouvrages promis sur Napoléon, procède selon un autre esprit. Il survole et ignore les détails qu'ont longuement soupesés déjà des centaines de biographes. Il résume, stylise, s'en tient aux lignes de force. Il en résulte un récit alerte, net, intelligent autant qu'intelligible. Napoléon prend vie sous nos yeux, se dégage vite et puissamment de la gangue de l'adolescence et des

déterminismes familiaux, affirme tôt sa farouche détermination et son aptitude à brusquer l'occasion pour s'en faire un tremplin. L'homme, qui prétendra plus tard tout devoir à la réflexion et à la déduction cartésienement impeccable, manifeste pourtant, au moment de son envol, une grande « sollicitude » pour l'immédiat et les quotidiennetés fécondes. Quand l'aigle planera, il verra tout ; dans les années qu'aborde le premier tome de cette biographie, l'oisillon lit l'instant plus que les fresques. Quiconque veut comprendre Napoléon sans multiplier les lectures aura intérêt et plaisir à suivre Max Gallo.

Homme et légende

Le même stimulant constat s'impose à propos de la biographie³ que consacre Pierre Kalfon à Ernesto Guevara. En cette année qui marque le 30^e anniversaire de la mort de Guevara, on a droit à une floraison de récits plus ou moins fiables et souvent improvisés. Dans ce fatras, la minutieuse enquête de Pierre Kalfon ressort comme une référence crédible et éclairante. La légende Guevara reçoit son dû, l'homme Guevara aussi. Sans acharnement contre Fidel Castro, même quand le Lider Maximo manipule allègrement son compagnon d'armes, mais sans complaisance non plus pour les dérapages cubains, Pierre Kalfon campe un Guevara certes fascinant, mais capable des intransigences les plus abruptes. Quand Guevara s'est convaincu de la souveraine utilité d'une tactique, rien ni personne ne le convaincra d'en changer. Il confondra donc l'Afrique et l'Amérique du Sud, la Bolivie et Cuba.

La réussite de Pierre Kalfon impressionne d'autant plus que Guevara, cohérent de bout en bout, demeure néanmoins un être étonnamment complexe. Loin de correspondre à la belle image simpliste qui le présente comme un romantique aux pulsions anarchiques, Ernesto Guevara planche sur les théoriciens marxistes avec le même acharnement que lors de ses examens de médecine. Quand Fidel Castro le propulsera aux commandes de l'économie cubaine, Guevara sera, là aussi, studieux, méticuleux, soucieux de suivre sur leur terrain les conseillers chiliens et les banquiers internationaux. Quand on referme l'ouvrage, Ernesto Guevara a acquis un profil. Non, il n'a pas réussi à attiser partout la révolution. Oui, sa seule vraie réussite à titre de guérillero, c'est à Cuba qu'il l'a vécue. Bilan militaire plutôt modeste par conséquent, mais Guevara devient, grâce aux nuances intelligentes de Pierre Kalfon, le révolutionnaire le plus pur d'un siècle qui en a pourtant déifié plusieurs.

Par la plume et l'épée

Claude Schopp, dont l'énorme production littéraire a presque toujours tourné autour d'Alexandre Dumas, trouve pourtant moyen, en réexaminant encore son héros, d'améliorer son précédent portrait. Douze ans après une biographie qui avait toutes les qualités de la borne « définitive », Claude Schopp, rigoureux, modeste, ne la réédite⁴ qu'après l'avoir ramenée à la planche à dessin. Il en profite pour insérer dans le nouveau portrait tout ce qu'il a exhumé d'anecdotes et de lettres inédites au cours de la dernière décennie. On imagine le résultat.

À cela s'ajoute un immense plaisir supplémentaire : ce biographe, qui en sait tellement sur Dumas qu'il pourrait se borner à présenter les faits, se donne la peine d'avoir du style. Il anime ses personnages, leur prête vie et langue, les taquine, les bouscule, ne leur autorise aucune grisaille historique. Le livre, superbement écrit, ressuscite Dumas dans ses fureurs, son irresponsabilité, son invraisemblable « polyphonie », son génie.

Un génie déroutant

La nouvelle biographie d'Albert Einstein⁵, que signe Denis Brian, ne réussit pas, malgré de grands mérites, une telle résurrection. L'auteur, qu'il en soit remercié, ne se présente pas comme un familier de la relativité générale ni même de la relativité restreinte. Il se borne sagement, à propos des grandes interrogations de la physique moderne et des réponses qu'y apportent Niels Bohr, Konrad Lorentz ou Albert Einstein, à résumer rondement l'enjeu et à esquisser l'hypothèse. Seuls les spécialistes se plaindront d'une telle humilité.

Denis Brian mérite également des éloges pour la décence avec laquelle il aborde ce qu'il faut bien appeler l'égoïsme ou même l'opportunisme d'Einstein. Il en dit assez pour qu'on sache qu'il sait, pas assez pour mériter l'épithète de salisseur. Ni à propos de cette fille qu'il a peut-être eue et abandonnée, ni à propos d'une première famille qu'il a passablement négligée, ni à propos des inélégances dont il a abreuvé sa deuxième femme, Einstein, en effet, ne mérite d'auréole. Le biographe, sobrement, raconte, sans plus, et cela suffit.

Denis Brian, en revanche, nous laisse sur notre faim quand il se révèle incapable de caractériser, même approximativement, le génie d'Einstein. À cet égard, les biographies rédigées par Philipp Frank, qui fut le confident d'Einstein, et par

Ronald Clark, sans prétendre démanteler le génie en ses composantes, réussirent mieux à « circonscrire » cette intelligence hors du commun. Denis Brian, lui, accumule les anecdotes, ajoute des précisions nombreuses quant aux faits qui concernent Einstein, mais n'aide guère à décrire la fulgurance qui le distinguait. Il ne parvient pas non plus, si même il s'y essaie, à expliquer comment un être aussi peu croyant et nationaliste qu'Einstein a tant tenu à détester le peuple allemand et à militer intensément pour le sionisme et ses campagnes de financement. L'ouvrage, en somme, fait merveille dans le détail et même dans le doigté, mais rate l'analyse et évite les synthèses.

Science et sagesse

Jacques-Yves Cousteau, en revanche, tel qu'il se raconte à Susan Schiefelbein⁶, manifeste une propension presque toujours rafraîchissante aux réflexions globales. Il garde et livre, certes, un récit précis de ses explorations et de ses découvertes, puis il prend du recul et tire de ses activités professionnelles une sagesse accueillante et sereine. Cousteau a couru des risques ? Il définit donc le risque acceptable. Il a filmé du beau et de l'horrible ? Il conclut de ses observations que l'espèce humaine n'a ni mémoire ni cohérence. Cousteau, à qui il a été donné de voir ce que bien peu d'humains peuvent soupçonner, multiplie alors, de façon typique, les expressions qui réfèrent à la vue ou plutôt à l'absence de vision : les humains sont borgnes, aveugles, myopes...

On s'étonnera au passage de l'allergie de Cousteau au « sustainable development » proposé par le rapport Brundtland. Cousteau fulmine contre cette thèse au nom de valeurs qui sont précisément... celles de ce rapport.

À sa manière et à son tour, Jacques-Yves Cousteau montre, après Jean Rostand et Henri Poincaré, que la science peut enseigner l'humanisme. **NE**

1. *Napoléon, Liberté, égalité, fraternité*, par Ben Weider et Émile Guegen, Éditions Trois-Pistoles, 1997, 355 p. ; 29,95 \$.

2. *Napoléon, t. 1, Le chant du départ*, par Max Gallo, Robert Laffont, 1997, 414 p. ; 34,95 \$.

3. *Che, Ernesto Guevara, Une légende du siècle*, par Pierre Kalfon, Seuil, 1997, 628 p. ; 39,95 \$.

4. *Alexandre Dumas, Le génie de la vie*, par Claude Schopp, Fayard, 1997, 622 p. ; 54,95 \$.

5. *Einstein, Le génie, l'homme*, par Denis Brian, trad. de Bernard Scytre, Robert Laffont, 1997, 545 p. ; 39,95 \$.

6. *L'homme, la pieuvre et l'orchidée*, par Jacques-Yves Cousteau, avec Susan Schiefelbein, Robert Laffont / Plon, 1997, 427 p. ; 29,95 \$.